

La Laurentie



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

8\$

No 24

Printemps 2019

Femmes à l'œuvre



Desjardins

Caisse du Cœur des
Hautes-Laurentides

Encourageons nos commanditaires!



**HAMEL, BRUNET
& VILLEMAIRE**
NOTAIRES



LAURÉATE 2018
www.prix.rfaq.com

495, rue Frontenac
Mont-Laurier, Québec J9L 2L3

Nathalie Sigouin, ing. M. Sc. A.
Présidente

n.sigouin@infra-conseils.com
819-499-1718




Vas-y, change ta vie!

545, rue du Pont
Mont-Laurier

819 623-1266

www.centrechristoi.qc.ca

FORMATION = MEILLEUR EMPLOI = QUALITÉ DE VIE



**SOCIÉTÉ NATIONALE
DES QUÉBÉCOISES ET QUÉBÉCOIS
DES HAUTES-RIVIÈRES**



Fromagerie P'tit Train Du Nord

Fromage frais du jour
Fromages de spécialités
Plateaux : fromages, terrines

624, boul. A. Paquette
Mont-Laurier, Q.c.
J9L 1L4
www.fromagerieptittraindunord.com

Tél: (819) 623-2250
1-866-816-4857
Fax: (819) 623-3055



Nathalie Dallaire
Co-Propriétaire
ndallaire@homehardwaremontlaurier.com

Home Hardware
Mont-Laurier
939, boul. A.-Paquette local 34
Mont-Laurier (Québec)
J9L 3J1

Tél 819 623 1110
Télé 819 623 6165

Store #2442-8




Dépanneur Lacelle

- 2560, ch. de la Lièvre sud, Mont-Laurier
819 499-3119
- 797, boul. A-Paquette, Mont-Laurier
819 623-1238
- 524, boul. St-François, Lac-des-Écorces
819 585-2119
- 409, rue Chasles, Mont-Laurier
819 623-1623




Bruno Lavoie
Propriétaire
T: 819.623.7414
F: 819.623.7452
bruno@glcaudiovideo.ca

STEREO+ MONT-LAURIER
Franchise opérée par GLC Audio Vidéo
249 rue de la Madone
Mont-Laurier (Qc)
J9L 1R3






Prenez rendez-vous 819 623-1707



Hamster

Jaclo inc.

500, rue de la Madone, Mont-Laurier QC J9L 1S5
T. 819 623-5440 info@buroplusjaclo.com



Mot du président

par Benoît N. Legault, président de la SHGHL

Chers membres et amis du patrimoine,

C'est avec un grand plaisir que je vous écris ce premier mot en tant que président de La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides, ayant succédé à Mme Shirley Duffy il y a quelques mois déjà. C'est un grand honneur et un privilège d'assumer ce rôle.

Dans cette édition de La Laurentie sous le thème « Femmes à l'œuvre », nous soulignons l'implication des nombreuses femmes qui ont participé à l'épanouissement de la région depuis le début de sa création. Sans le travail acharné de ces grandes dames, connues ou non, nous n'aurions pas pu devenir ce que nous sommes aujourd'hui. Depuis la colonisation des Hautes-Laurentides, les femmes ont travaillé avec acharnement à l'expansion de la région, à l'enseignement aux enfants, au développement économique et j'en passe. Venez en grand nombre visiter notre exposition estivale, portant sur le même thème que ce numéro, qui se tiendra à la Maison de la culture de Mont-Laurier du 25 juin au 31 juillet 2019. Vous en apprendrez davantage sur le travail des femmes extraordinaires qui ont participé à la fleuraison des Hautes-Laurentides.

Je termine en soulignant avec fierté que notre service d'archives privées agréé (SAPA) s'est mérité une évaluation exceptionnelle lors du renouvellement son agrément, évaluation qui place notre service dans les premiers rangs sur l'ensemble des SAPA du Québec. Je tiens donc à remercier chaleureusement nos bénévoles ainsi que la permanence pour leur travail, leur implication et leur passion qui font rayonner notre organisme.

Bonne lecture!

Conseil d'administration 2018-2019



Les membres du conseil d'administration 2018-2019, de gauche à droite : Michelle Meilleur (administratrice), Louise Provencher (administratrice), Shirley Duffy (vice-présidente), Diane Bilodeau (administratrice), Sylvie Daviault (administratrice), Diane Clément-Martel (trésorière), Gilles Guénette (administrateur), Benoît N. Legault (président).

La Laurentie est publiée par La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.

Coordonnées :

385, rue du Pont, C.P. 153, Mont-Laurier (Québec) J9L 3G9
Téléphone : 819-623-1900
Courriel : shghl@hotmail.ca
Site internet : www.shghl.ca



La Société d'histoire Hautes-Laurentides

Heures d'ouverture :

Du **mardi au jeudi** de 9h à 12h et de 13h à 16h
Le **vendredi** de 9h à 12h et de 13h à 17h

Équipe de publication :

Diane Bilodeau, Benoît Bourbeau, Shirley Duffy, Gilles Guénette, Michelle Meilleur, Louis-Michel Noël, Véronique Paul.

Collaboration spéciale :

Rolande Bélanger, Yvonne Brisebois, Micheline Charrette, Suzanne Cyr, Nathalie DeBlois, Thérèse Gobeil Larivière, Jeannine Mc Guire, Caroline Meilleur, Rollande Millaire, Jacques Niquet, Louise Provencher.

Correction : Rémi Prévost, Solange Nantel

Impression : Imprimerie L'Artographe

Nos responsables :

Archiviste : Benoît Bourbeau
Coordonnatrice : Véronique Paul
Histoire : Louis-Michel Noël
Généalogie : Diane Bilodeau et Daniel Pambrun

Cotisation annuelle :

La cotisation annuelle des membres (30\$) comprend l'abonnement à *La Laurentie*.

Les articles peuvent être reproduits avec mention de la source, sauf lorsque apparaît le signe ©. Les opinions émises dans les articles publiés n'engagent que leurs auteurs et non la Société.

Toute personne intéressée à publier un article dans *La Laurentie* est invitée à contacter la SHGHL. La Société se réserve le droit de refuser un article ou d'en corriger le style et la grammaire ou de les écourter, mais n'y apportera pas de changement majeur, tant dans la forme que dans le contenu, sans avoir consulté l'auteur.

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada ISSN 1919-6830

Page couverture : Les membres du Cercle des Fermières de Mont-Laurier en pique-nique en 1928. Collection de la SHGHL.

Sommaire

Mot du président	3
Des nouvelles de votre Société	5 et 6
Philomène en 1948	7
Éloïse Richer, pionnière de La Macaza	8
Historique de l'École ménagère régionale de Nomingue 1902-1964	10
Léonie Labelle Bélanger	12
Anne-Marie Niquet, Sœur Marie Jean en religion Marianite de Ste-Croix	13
Dr Pauline Lachapelle, première femme médecin à Mont-Laurier	15
Les sœurs Bénédictines de Mont-Laurier	17
Marie-Paule Clavel, femme d'avant-garde	19
Titre d'ascendance matrilineaire de Marie-Paule Clavel	21
Qu'est-ce que la généalogie matrilineaire?	22
Le Cercle des Fermières de Lac-des-Écorces	23
Chronique de l'archiviste	27
Suzanne St-Amour militante	28
Cécile Reid-Brisebois	30
Encourageons nos commanditaires.....	2 et 35

Ateliers et formations en généalogie
Automne 2019

Ateliers d'initiation à la généalogie
Ateliers d'entraide thématiques

Un minimum de participants est requis pour débiter les ateliers et formations.

INFORMATIONS et INSCRIPTIONS
819 623-1900

Distribution

Le dernier numéro de La Laurentie est distribué dans les points de vente suivants : **Mont-Laurier** : Bureau d'accueil touristique (300, boul. Albiny-Paquette) - Librairie Jaclo (500, rue de la Madone) - Papeterie des Hautes-Rivières (532, rue de la Madone) - Tabagie Calumet (Plaza Paquette). **Rivière-Rouge** : Tabagie Raymond (436, rue L'Annonciation).

Des nouvelles de votre Société

Histoire et généalogie à l'honneur

Le 7 mai dernier était une journée bien remplie avec trois événements au programme. D'abord, après s'être réunis autour d'un dîner, les participants aux ateliers de recherche généalogique ont partagé leur intérêt pour l'histoire familiale en présentant le résultat de leurs travaux au grand public. Puis M. Gilles Ouimet, retraité de l'enseignement à pris le relais en présentant la conférence «Acadie, une tragédie (1604-1775)». Avec une touche d'humour (malgré le sujet), M. Ouimet a su captiver l'assistance en relatant cette partie de l'histoire de l'Acadie qui fait partie de l'histoire de



Gilles Ouimet pendant la conférence.
Crédit photo Daniel Pambrun.

nombreuses familles québécoises. Les amateurs ont été comblés.

La journée s'est terminée par le lancement conjoint du nouveau site Web de la SHGHL et des activités de diffusion sous la thématique Femmes à l'œuvre. En visitant le www.shghl.ca, vous découvrez un site Web repensé pour offrir aux membres et visiteurs une plate-forme offrant un accès facile et convivial aux activités et services de la Société.

Pendant la journée, près de 50 personnes ont assisté aux activités, échangé en toute convivialité et partagé leur passion commune pour l'histoire. Un beau succès!



Des membres et bénévoles réunis pour immortaliser le moment (de gauche à droite) : Benoît N. Legault, Robert Rocheleau, Réjeanne Lévesque, Nicole Meilleur, Diane Bilodeau, Suzel Lafleur, Madeleine Provost, Odette Boivin et Daniel Pambrun. À droite Mme Johanne Laperrière, attachée politique de Chantale Jeannotte, députée de Labelle était également présente. Crédit photo Daniel Pambrun.

Des nouvelles de votre Société

Jeannine Mc Guire, bénévole de l'année au mérite municipal de la Ville de Mont-Laurier

Mme Mc Guire a réalisé un travail de traitement sur l'un des plus grands groupes de fonds que détient notre service d'archives, celui de l'AFEAS de la région de Mont-Laurier. Ces fonds, qui mettent en valeur le rôle des femmes dans l'histoire et le développement de la région, pourront, grâce à son travail, être consultés par les chercheurs. Merci à toi Jeannine!



Mme Mc Guire au centre, entourée de Yves Desjardins et Gabrielle Brisebois, conseillers à la Ville de Mont-Laurier.

5 à 7 annuel des bénévoles



À gauche: Bernard Julien, Diane Bilodeau, Bernard St-Onge. Au centre: Michel Gagnon. À droite: Gilles Ouimet, Diane Clément, Sylvie Daviault.

Une trentaine de bénévoles étaient réunis cette année pour la soirée annuelle de reconnaissance. Pendant la dernière année, ce sont plus de 70 personnes qui se sont investies dans l'une ou l'autre des activités de notre organisme. Wow! Les compétences de chacun nous sont précieuses et nous aident à poursuivre notre mission de conservation et de diffusion du patrimoine historique et archivistique des Hautes-Laurentides.

**MARCHONS
notre HISTOIRE**

À découvrir ou redécouvrir !
Un circuit historique pédestre dans les rues du centre-ville de Mont-Laurier
Information : www.shghl.ca ou 819 623-1900



Philomène en 1848

par Suzanne Cyr

Philomène n'avait que 16 ans quand elle est arrivée vers 1848 avec son compagnon Thomas McKanabé qui avait 18 ans. Ils s'installèrent entre les deux rapides du Wabassée, près d'un ruisseau d'eau vive et près d'un sentier de portage.

Il fallait du courage et des connaissances pour vivre et survivre au fil des saisons et surtout ne pas douter de ses capacités.

La rivière du Lièvre, en ce temps-là, était la voie la plus rapide pour se rendre au nord. Les voyageurs, les coureurs des bois empruntaient cette route au printemps et à l'automne. Le portage étant devant leur cabane, Philomène et Thomas les aidaient en toutes circonstances. Quand il y avait des avaries ou des accidents, ils étaient assez débrouillards : Thomas pour réparer les canots, et Philomène pour soigner les mauvaises gripes, réparer un bras cassé avec une attelle...

Philomène connaissait les plantes pour guérir. Elle partait souvent en forêt pour la cueillette de différentes plantes médicinales tout dépendant des saisons. Tout ce que donnait la nature, il fallait le cueillir, le sécher. Le printemps donnait l'ail des bois, le carcajou, les racines de quenouille, etc...

La chasse et la pêche les aidaient à améliorer l'alimentation. Durant l'été, Philomène avait un grand jardin de légumes et de plantes médicinales. Les voyageurs lui apportaient des plantes du sud, parfois des fleurs d'agrément : des ancolies, un rosier.

Elle ne devait pas manquer de travail avec six enfants à élever. Il fallait tout faire soi-même : les habits des enfants, les mocassins, les mitaines, réparer les raquettes, apprêter les fourrures.

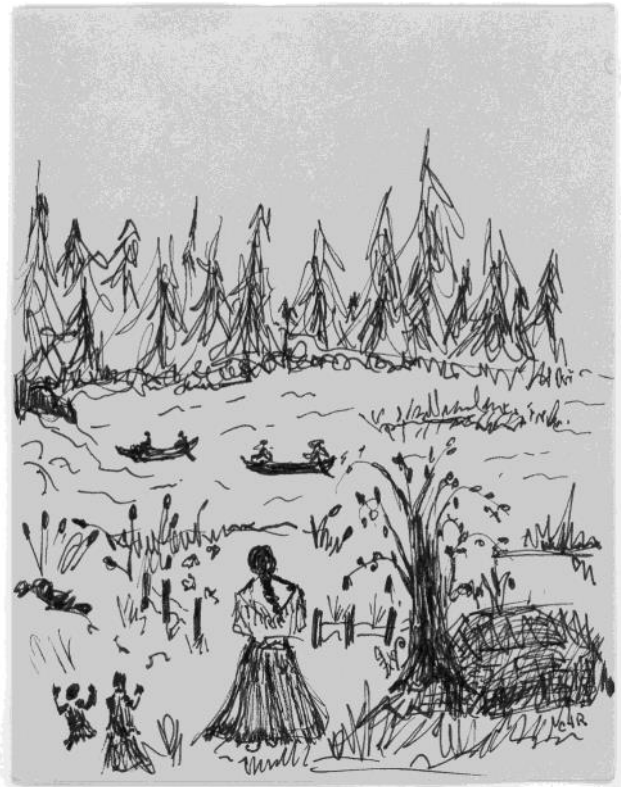
Le ravitaillement se faisait en canot sur la Lièvre jusqu'à Notre-Dame-du-Laus. Les premières années

devaient être très paisibles. Tout a changé avec l'exploitation forestière des compagnies de la Gatineau.

L'histoire est à suivre. Thomas et Philomène McKanabé ont transmis leur savoir, leur force et leur courage à une nombreuse lignée. Des gens qui continuent de bâtir ce pays en étant fiers de leur ascendance amérindienne.

Philomène a laissé sa trace; en 2005, j'allais cueillir des fleurs dans son ancien jardin où il y a encore des ancolies.

Il fallait un courage incroyable pour s'installer au milieu de la forêt au bord d'une grande rivière et y élever sa famille. Prendre la vie comme elle vient!



Dessin de Suzanne Cyr.



Éloïse Richer, pionnière de La Macaza

par Micheline Charette

Dans la vallée de La Rouge, les petites communautés se construisent dans les années 1880. Je vous raconte ici l'histoire de la première femme pionnière de La Macaza.

Éloïse Richer dit Louveteau est née le 12 janvier 1852 à Saint-Hermas, Mirabel. Elle est la deuxième d'une famille de quatre enfants qui comprend trois garçons. En 1871, lors du recensement, ils s'y trouvent toujours. Elle a 19 ans.

Elle s'unit à Cyprien Léonard, cultivateur, le 24 juillet 1871, dans sa paroisse, non sans avoir, comme le veut la coutume, passé un contrat de mariage le 17 juillet chez le notaire Antoine Fortier, de Sainte-Scholastique de Terrebonne, dont acte numéro 3142. Le 2 novembre 1871, Cyprien décède à l'âge de 21 ans et 11 mois.

Après presque sept années de veuvage, Éloïse prend Léon Ouellette comme époux à Saint-Hermas, le 7 août 1879. Celui-ci est veuf de Marie Durand, décédée le 3 mai 1879 à la suite d'un accouchement et est père de cinq enfants : Léon Jr. (1865), Mélanie (1869), Sophie (1872), Vitaline (1873) et Xavier (1876) âgés de 14 à 3 ans. Il est charpentier et cultivateur.

On les retrouve en 1881 à Arundel dans le comté d'Argenteuil. Le couple a un nouvel enfant de moins d'un an, Albert (1880). Cette petite communauté est composée d'anglophones, d'une petite bande d'autochtones ainsi qu'un noyau de catholiques francophones arrivés depuis peu à la demande du curé Labelle afin de limiter l'avancement des protestants sur le territoire. L'école n'est pas accessible et tous les bras sont importants au sein de la ferme qui les nourrit. La famille s'agrandit de quatre nouveaux enfants : Joseph (1881), Véronique (1883), Victoria (1884). Le dernier-né, un garçon, Henri, voit le jour le 1^{er} avril 1886 et est baptisé le 3 juin de la même année à Saint-Jovite. Le père est absent, parti trouver un lopin de terre dont il a pris possession le 25 mars. Il est monté sur la rivière Rouge sachant très bien que des villages s'ouvrent. On peut supposer que ses



Cyprien Léonard et Éloïse Richer. Les photos présentes dans cet article proviennent de la collection de Micheline Charette.

deux fils de 20 et 10 ans l'accompagnent pour y bâtir leur cabane de bois. Éloïse se retrouve seule avec tous les enfants. Par chance, les plus vieilles sont habituées au travail et ses garçons, malgré leur jeune âge, commencent aussi à donner un coup de main.

C'est donc à l'automne 1886 que toute la famille part pour ce nouveau territoire non-organisé situé à neuf milles de la Chute-aux-Iroquois et à 11 milles de la mission de l'Annonciation. Bien sûr, ils y sont seuls! Aucun chemin praticable ne s'y rend. Ils y viennent

en canot avec 10 enfants dont un bébé de 6 mois, en partance d'Arundel, vers le début septembre 1886. Arrivés au confluent de la Rouge, ils remontent la rivière Macaza. Pour vivre ainsi, il fallait de sérieuses compétences : des notions en agriculture, beaucoup de débrouillardise, un bon sens de l'organisation, de la prévoyance et une bonne santé.

Cette femme avait sûrement une idée de ce qui l'attendait, mais c'est avec courage et prévoyance qu'elle suit son mari dans ses projets, comme le veut le dicton « *Qui prend mari, prend pays!* » Par chance, elle est entourée des grandes filles de Marie, la précédente mère, qui l'aident beaucoup. Quand elle accouche d'une autre enfant en mars 1888, Marie-Louise, elle peut compter sur les plus vieilles. En 1891, la famille est inscrite dans le recensement du



Mariage de Léon Ouellette et de Marie Lanctôt (décembre 1892).

canton Marchand puisque le petit village est inexistant. Isolé de tout, mais possédant de belles terres sur le rang Nord de la rivière Macaza, entre le ruisseau Chaud et le ruisseau Froid (du côté du rang Double où est situé l'actuel pont de ciment donnant accès au lac Macaza et au village).

Malheureusement, elle devient enceinte et cette fois, elle ne survit pas. Je n'ai pas encore réussi à trouver la date exacte de son décès mais, en décembre 1892, Léon se remarie une troisième fois. Marie Lanctôt doit à son tour élever les enfants d'Éloïse dont le bébé Marie-Louise âgée de 4 ans.

Éloïse ne vit pas l'arrivée des premiers colons qui suivirent dans les années 1895 ni la construction de la première chapelle-école en 1897. Son époux décéda en novembre 1898 de fractures de côtes lors d'une chute au moulin Charbonneau, son voisin. Mais nous, qui conservons les traces de l'Histoire, reconnaissons son apport à ce petit village. La plus grande partie de sa descendance qui demeure encore sur le territoire vient de sa fille Véronique Ouellette-Daudlin* (ancêtre des familles Daudelin de la Rouge) et de sa petite-fille, Éva Daudlin, mariée à Hyacinthe Charrette. Ils ont élevé leurs 13 enfants sur le chemin du Lac-à-Ouellette-Nord.

Éloïse Richer-Ouellette est mon arrière-grand-mère matrilinéaire.

* La famille Daudlin écrivait son patronyme de cette manière auparavant. Éva, ma mère, signait ainsi lors de son mariage en 1940.

Bibliographie

[En ligne] / www.ancestry.ca.

Bélanger, Jean-Paul, *Aperçu d'histoire de la municipalité de La Macaza*

Charrette, Micheline, *Le rêve du pionnier*, Rivière-Rouge, Éditions Micheline Charette, 2015. - ISBN 978 2 9813918 1 0.



Historique de l'École ménagère régionale de Nominungue 1902-1964

par Thérèse Gobeil Larivière

L'histoire de l'École ménagère régionale de Nominungue est reliée à l'histoire de la communauté des Sœurs de Ste-Croix à Nominungue.

Partant de St-Laurent, deux religieuses arrivent à Nominungue en 1887 à la demande du révérend Père Marcel Martineau, prêtre jésuite fondateur de la mission St-Ignace-de-Loyola de Nominungue.

Il s'agit de Sœur Marie-de-Saint-Jean-de-la-Croix et de Sœur Marie-de-Ste-Ursule. Dans un couvent dépourvu de confort, elles débutent l'œuvre d'éducation des jeunes avec une volonté entreprenante que rien ne rebute.

De deux religieuses en 1887 jusqu'à 215 en 1963 sur le territoire des Laurentides, elles travaillent avec acharnement à soulager les enfants, les jeunes, les pauvres et les démunis de toutes sortes.

La paroisse se développe et un nouveau couvent, construit en 1900, permet de recevoir plus d'enfants et donner divers enseignements.

En 1902 Sœur Marie-de-St-Didace se charge de la première classe de l'École ménagère. Les élèves se concentrent sur les travaux manuels : coussins, tapis d'autel, voile d'ostensoir et de nombreux travaux à l'aiguille, ravaudage des bas, préparation des repas, etc.

Lors d'expositions de leurs œuvres, les élèves remportent des prix et des médailles ; un journal de l'époque écrit : « On enseigne des choses très nécessaires à la vie ».

Comme l'enseignement ménager est reconnu comme discipline obligatoire dans les écoles primaires, le 23 octobre 1930, l'École ménagère devient régionale bénie par Mgr Eugène Limoges et devient un centre d'éducation qualifié sous la direction de



1887 - Première habitation des Sœurs de Ste-Croix et première école. Les photos présentes dans cet article proviennent de la Collection du Comité des Gares de Nominungue.



1900 - 1951 - Premier couvent qui devint l'École Ménagère Régionale.

Sœur Marie-de-Saint-Tharcisius (Graziella Lalande, née à Nominungue et décédée récemment en 2018 à l'âge de 105 ans) suivie de Sœur Marie-de-Ste-Gertrude-de-Nivelles et de Sœur Marie-de-Ste-Éva.

Les cours portent surtout sur les travaux manuels et agricoles. Les jardins de légumes apportent leur part d'économie fournissant par le cannage des centaines de conserves. Les jardins de fleurs décorent les autels lors des différentes cérémonies religieuses.

L'École ménagère prépare les filles aux tâches matérielles du foyer qui les attend. L'École ménagère doit dispenser une éducation intégrale qui engage à la fois la tête, l'âme et les mains.

Les Écoles ménagères offrent trois cours :

- Le cours régulier, offert aux élèves ayant un certificat de 9^e année, assure la préparation d'une élite dans le domaine vital de la formation domestique.
- Le cours familial, offert aux élèves ayant un certificat de 7^e année ou 15 ans révolu; c'est la portion de choix de la famille ménagère.
- Les cours de vacances aident les institutrices en fonction à donner l'enseignement ménager dans les écoles rurales. Le vieux couvent est vétuste et exigu et une nouvelle construction s'impose. L'Institut familial voit le jour en 1951 et devient l'École supérieure d'enseignement ménager de Nominique.



1951 - Institut familial.

L'enseignement change. Sur quatre ans, les 10^e et 11^e années sont l'équivalent du cours secondaire du département de l'Instruction publique. Les 12^e et 13^e années sont de niveau collégial et donnent le diplôme d'Éducation familiale.

Le but de l'éducation à l'Institut insiste avant tout sur la formation intellectuelle et morale des futures mères : femmes de tête et de cœur, femmes instruites, éveillées, compréhensives et généreuses. Quotidiennement la vie se vit en groupe et devient des foyers d'initiatives, de créativité, de services, et des facteurs de progrès dans la découverte de soi et des autres. La vie s'épanouit. On y fait des jolies choses avec des rires et des chansons.

Le rapport Parent suscite questions et inquiétudes quant à l'avenir de l'Institut familial de Nominique et doit s'adapter aux différentes demandes du Ministère de l'Éducation. Alors, l'École du Bonheur s'éteint en 1966 avec la reconnaissance de toutes les éducatrices compétentes, audacieuses et solidaires de la croissance de toutes les jeunes filles qui y ont étudié et grandi.

Ces quelques lignes sont un condensé de toutes les années de l'École ménagère régionale de Nominique qui a apporté tant de bien-être et de connaissance à toutes ces jeunes filles qui l'ont fréquentée et beaucoup de prestige à Nominique. Je vous invite à compléter cette lecture en vous référant aux volumes :

Vers un glorieux passé 50 ans à Nominique, par les Sœurs de Sainte-Croix.

Histoire d'une alliance, par Sœur Alice Gauthier.



Sœur Marie-de-St-Jean-de-la-Croix, sœur de Ste-Croix, arrivée en 1887, supérieure fondatrice du premier couvent de Nominique.



Léonie Labelle Bélanger

par Rolande Bélanger

C'est avec grand plaisir que nous relatons certains faits sur le parcours, pas toujours facile, de notre mère Léonie Labelle Bélanger.

C'est à Ste-Agathe-des-Monts que, le 1^{er} juillet 1904, des jumelles se sont annoncées dans la famille de Joseph Labelle, Léonie et Eugénie (M^{me} Donat Cloutier). La grande famille Labelle (huit enfants) déménage à Mont-Laurier en 1911 et s'établit sur une ferme, le long de la Lièvre sur le chemin menant à Ferme-Neuve.

C'est à une fête amicale que Léonie fait la connaissance d'Albert Bélanger. Le 25 octobre 1922, Léonie et Albert convolent en justes noces. Les jeunes époux s'installent sur une petite ferme, rang 5 à Mont-Laurier. Ils y passeront une vingtaine d'années. Comme plusieurs familles de l'époque, les enfants arrivent, le salaire est maigre, il n'y a pas d'électricité, pas d'eau courante, c'est la pauvreté. Mais, du cœur au ventre, il y en a. Dans la petite maison, il y a toujours une place pour une personne en détresse qui a besoin d'un répit.

Au début de sa vie de femme, Léonie apprend le métier de sage-femme avec sa grande sœur Yvonne (M^{me} Léon Vanier). Il n'était pas rare qu'à notre réveil, maman n'était pas là où arrivait juste pour le petit déjeuner. Elle avait passé la nuit auprès d'une jeune maman l'aidant à mettre au monde son nouveau-né.

En 1944, les parents achètent une maison dans le village avec électricité et eau courante. La famille progresse lentement mais sûrement jusqu'au décès d'Albert. Tragique accident de travail, Albert tombe dans un bassin d'eau bouillante à la *Plywood*. C'est la catastrophe. Albert meurt à 49 ans laissant Léonie, âgée de 44 ans, avec neuf enfants encore à la maison dont le plus jeune n'a que trois ans (les quatre aînés sont déjà mariés). Possédant une grande capacité de résilience, ce petit bout de femme maigrichonne se relève les manches et, avec l'aide des plus vieux, réussit à surmonter cette dif-

ficile épreuve. Au fil des jours et des années, elle est devenue cette femme énergique que nous avons tant appréciée.

Lorsque les petits derniers partent pour l'école, Léonie commence ses activités extérieures. D'abord, la Légion de Marie ou M. le curé Omer Villeneuve lui demande de remplacer une directrice à la Conférence Saint-Vincent de Paul. Elle y œuvrera durant 25 ans.

Chaque mercredi après-midi, elle est au comptoir pour recevoir le linge usagé, le placer et le distribuer aux gens qui en ont besoin. Elle en a trimballé des poches de linges pour laver, réparer et rapporter au comptoir que l'on appelait « ouvroir ». Durant la période des fêtes, c'était les paniers de Noël. Avec des bénévoles tout aussi impliqués que Léonie, elles préparaient de 45 à 50 paniers de Noël qui étaient distribués aux familles démunies.

En plus de la Saint-Vincent de Paul, il y avait le Cercle des Lacordaires qui l'occupait, l'AFEAS et le Cercle des Fermières aussi où elle jouait des rôles plus effacés mais tout de même utiles. Léonie avait une grande capacité d'écoute, les voisins le sentaient et venaient déverser leur trop plein dans son oreille.



Léonie Bélanger. Source :
Rolande Bélanger

Et puis voilà qu'un jour on lui parle de l'idée de nommer le Centre d'Action Bénévole à son nom. Malgré sa grande humilité et sa très grande timidité, elle est fière de cet honneur. Cette fierté retombe sur nous ses enfants et petits-enfants. Il nous faut remercier un des initiateurs de cette merveilleuse idée, le D^r Jean-Lévis Paquette.

Oui, ce fut une vie de grand partage, c'était une grande femme, nous sommes très fiers d'elle et surtout très fiers d'être ses enfants. Merci maman pour tout ce que tu nous a appris.



Anne-Marie Niquet, Sœur Marie Jean en religion Marianite de Ste-Croix par Jacques Niquet

Voici le récit historique d'une femme qui a grandement contribué au développement de l'hôpital Notre-Dame de Ste-Croix de Mont-Laurier et de la région. Elle et ses consœurs religieuses se sont dévouées auprès des malades, beau temps, mauvais temps, 24 heures sur 24, 365 jours par année. Cela a permis à la population de Mont-Laurier et de la région d'avoir accès à des services de santé de qualité adaptés à leurs besoins. Elle a animé sa Communauté afin que les objectifs sociaux et apostoliques, malgré les conditions précaires au départ, permettent à cette institution de traverser le temps.

C'est ma tante ; c'est elle qui m'a donné le goût de m'installer au Québec. Je ne l'avais connue alors qu'à l'occasion de ses rares visites en France et par l'intermédiaire de ses lettres à mes parents. Je ne peux que me réjouir qu'elle m'ait donné l'occasion de la rejoindre à Mont-Laurier, il y a maintenant 53 ans.

Pendant quatre ans, j'ai pu observer sa manière de diriger. Je l'ai vue entreprenante, pragmatique, totalement impressionnante, parfois intransigeante et économe. Elle faisait néanmoins toujours part d'une abnégation absolue en faveur des patients.

Débuts

Les sœurs Marianites de Ste-Croix, venues de France, se sont vues confier la direction d'un nouvel hôpital qui venait d'être érigé pour remplacer le petit hôpital qui avait été monté dans ce qui est actuellement le CHSLD Sainte-Anne. Les Marianites ont fait leurs preuves dans le monde hospitalier en France. Elles ont également œuvré dans plusieurs hôpitaux et dispensaires où elles ont accompli un travail exemplaire auprès des malades. Elles ont acquis de l'expérience dans la gestion et l'organisation hospitalière au lac Mégantic, entre autres. Elles ont également développé, au fil des ans, une expertise dans le domaine de l'éducation.

Anne-Marie Niquet, sœur Marie-Jean en religion, directrice générale

Elle est née en 1923 dans une famille de huit enfants établis sur une ferme dans ce qui s'appelait alors les Côtes du Nord (Côtes d'Armor).

Sa vocation prend forme en 1942 par son engagement religieux dans la communauté des Sœurs Marianites au Mans dans la Sarthe. Elle entreprend des études en soins infirmiers au Mans et obtient son diplôme après l'examen final à Angers (Maine) en 1947.

En avril 1950, on lui propose de remplacer une sœur malade à Mont-Laurier, au Québec. L'hôpital nouvellement bâti est alors dirigé par sœur François de Sales et ensuite par sœur Véro-nique.

Anne-Marie œuvre comme infirmière dans tous les secteurs de l'hôpital tout en exerçant ses missions charitables, féminines et de rédemption issues de la tradition catholique.

En 1960, elle prend la direction générale de l'établissement hospitalier. Elle contribuera à moderniser les processus de soins. Elle entreprend une laïcisation graduelle de l'administration par le recrutement d'administrateurs spécialistes dans leur domaine.

Cette transition aboutira en 1970 par l'engagement d'un directeur général et par son départ de Mont-Laurier. Elle retourne en France en janvier 1973 et s'engage à la clinique Ste-Croix, rue de la Solitude, au Mans, où elle prend soin particulièrement des



Sœur Marie-Jean, 1942.

religieuses âgées et malades de la communauté. Cette clinique fermera en 1999.

Après avoir vaqué aux affaires de la résidence commune aux Marianites, elle jouit actuellement d'une retraite paisible.

Réalisations

Pendant 10 ans à la direction de l'hôpital de Mont-Laurier, Anne-Marie Niquet, sœur Marie Jean, a contribué largement à l'évolution des soins de santé. Relevons quelques réalisations durant ces années :

La communauté des Marianites commence à avoir de la difficulté à recruter des religieuses pour combler les postes nécessaires au développement des différents services et spécialités médicales. Elle entreprend alors un grand programme de recrutement de personnel spécialisé laïque pour maintenir les services. Il y aura, grâce à ses efforts, des infirmières diplômées, des techniciens(nes) de radiologie, d'inhalothérapie, de laboratoires. Pour combler les besoins, elle recrute même aux Philippines. Elle a également pourvu en professionnels l'administration générale aux finances et aux ressources humaines que nous appelions alors direction du personnel.

Elle a revu toute la relation avec le personnel médical en mettant en valeur le Conseil des médecins. Cela a permis de mieux coordonner les exigences médicales pour de meilleurs processus de soins et d'intervention. Cela a conduit au recrutement et à l'implantation d'un solide service de chirurgie avec deux nouveaux chirurgiens et un bon service d'anesthésie.

Un autre aspect de soins retient son attention, la pénurie de personnel soignant spécialisé. Avec l'aide de consœurs, une école de gardes-malades auxiliaires est créée. Au fil des années, les différentes promotions ont permis de suppléer au manque d'infirmières licenciées en fournissant un personnel choisi, formé, compétent et capable d'apporter une aide de qualité au petit nombre d'infirmières licenciées en place.



L'hôpital de Mont-Laurier en 1949. Source : Les photos présentes dans cet article proviennent de la collection de Jacques Niquet.

Pendant toutes ces années, l'hôpital s'est beaucoup transformé physiquement. Il a fallu adapter des locaux qui n'étaient plus adéquats pour les services nouvellement établis. Ce fut la période des agrandissements par l'intérieur.

En 1963, les religieuses qui occupaient une partie de l'hôpital ont érigé une résidence reliée à l'hôpital. Après la mise en place du Régime de l'assurance hospitalisation, la séparation des activités de la communauté religieuse et celles de l'hôpital était devenue nécessaire et cela s'est fait harmonieusement.

Mot de fin

L'hôpital Notre-Dame de Ste-Croix, à l'instar de beaucoup d'autres institutions de cette période, a profité de la contribution sociale de ces femmes dont l'existence laborieuse était caractérisée par l'obéissance. Toutefois, grâce à certaines initiatives professionnelles, elles ont servi de modèles pour montrer la voie à des femmes fortes, cultivées et entrepreneurs.

Anne-Marie a pris à cœur sa mission, elle fut une femme de devoir. Elle est également très humble et ne revendique rien pour elle-même, mais donne tout le crédit de ces réussites à la communauté des Sœurs Marianites de Sainte-Croix.

Bibliographie

Wikipédia
Journal Ouest-France
Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides
Répertoire des Hautes-Laurentides - Route du Lièvre Rouge
Paul Lortie, évêque
Journal Le Courant



Dr Pauline Lachapelle, première femme médecin à Mont-Laurier

par Michelle Meilleur

En janvier 2018, le docteur Charles Bernard, président du Collège des médecins du Québec, déclarait : « C'est une grande nouvelle. Le plafond de verre est brisé ». Pour la première fois, le ratio chez les médecins actifs au Québec est désormais de 50,1% pour les femmes et de 49,9% pour les hommes. N'allez pas croire qu'il en fut toujours ainsi pour les femmes. L'entrée de celles-ci dans une profession à prédominance masculine ne s'est pas faite facilement.

Parlons d'abord de la première femme médecin canadienne-française, soit Irma Levasseur. Mlle Levasseur dut faire ses études aux États-Unis, car les femmes n'étaient pas admises à la faculté de médecine. Elle termine ses études en 1900, mais doit pratiquer aux États-Unis, car les femmes n'ont pas le droit de pratiquer la profession médicale au Québec. C'est seulement en 1903, grâce à un projet de loi privé, qu'elle est autorisée à exercer sa profession au Québec.

L'université Bishop, une université anglophone anglicane située à Lennoxville, ouvre aux femmes l'admission à la faculté de médecine en 1890. La première université française catholique qui admet des femmes est l'université de Montréal en 1925, soit 35 ans plus tard. En 1936, Yvette Brisette fut la première femme admise à la faculté de médecine de l'université Laval à Québec.

Mlle Pauline Lachapelle de Mont-Laurier s'inscrit en médecine à l'université Laval. Elle provient d'une famille très aisée, son père est médecin et aussi un homme d'affaires averti. Elle termine ses études en médecine en 1944 et vient s'établir à Mont-Laurier à la clinique familiale. Son père, le docteur Toussaint Lachapelle, possède déjà une clinique médicale et une pharmacie. Ses compétences et sa gentillesse faisaient d'elle une femme appréciée de tous. Ma mère ayant bénéficié de ses bons soins en parlait



Pauline Lachapelle. Source : P029-030 Grignon-Charbonneau.

avec attachement, il s'agissait d'une complicité bien féminine.

En 1950, docteurs Pauline Lachapelle et ses collègues Reid, Verdicchio, Roy, Lemieux et Paquin sont les premiers médecins à desservir l'hôpital Notre-Dame de Sainte-Croix qui fut inauguré en juillet 1950.

M. Gilbert Dumont, ingénieur à l'Électrique de Mont-Laurier de 1952 à 1956, écrit dans ses mémoires : « Pauline est cette fille brillante et très belle qui est devenue la présidente des étudiants de l'université Laval. Son

père veillait sur elle; il lui fournissait automobile, garde du corps, chauffeur privé! Cette bienveillance ne l'a pas empêchée d'être très sociable et aimée de ses confrères ».

Dre Lachapelle épouse le docteur Alphonse Verdicchio le 1^{er} janvier 1953 à la chapelle de la cathédrale de Mont-Laurier. Ils auront une fille, Louise, en 1962.

En 1958, elle fait partie du groupe des médecins de Mont-Laurier, St-Jovite, l'Annonciation et Ferme-Neuve qui s'incorporent et donnent naissance à la Société médicale des Laurentides dont le but est de travailler au perfectionnement scientifique et à la sauvegarde des intérêts professionnels des médecins des comtés de Labelle, de Gatineau et de Terrebonne.

Dre Lachapelle, étant aussi une femme d'affaires, délaissera la médecine et, au décès de son père, prendra la présidence de la Bellerive Veneer & Plywood.

M^{me} Jeanine Gratton Sigouin se rappelle d'une jolie femme, réservée, amoureuse de la musique et qui ne passait pas inaperçue. Elle se souvient que le couple Lachapelle-Verdicchio avait organisé un « party »

pour la chorale « Le chœur des Voix du Nord » dans leur résidence de Mont-Laurier. Elle disait que c'était un couple généreux.

À la fin de sa vie, elle demeure à Nomingue et décède le 12 avril 1978 à l'âge de 58 ans. Ses funérailles furent célébrées à la cathédrale de Mont-Laurier le 15 avril 1978.

Suzanne Dorion Miller, fille de Zéphyr Dorion et Mary Hélène Longpré, est en 1962 la première femme à se porter candidate à une élection municipale à Mont-Laurier. Elle siègera jusqu'en 1966. En 1964, elle représente la Ville de Mont-Laurier à Régina lors de la conférence de la Fédération des Maires et des Municipalités. Elle s'implique particulièrement dans l'embellissement de la ville et dans la Société d'horticulture.



Johanne Deschamps, fille de Claude Deschamps et Denise Bock, descendante de pionniers de Kiamika et de Mont-Laurier, naît à Saint-Jovite. Elle est enfant quand la famille s'installe à Val-Barrette. Elle devient, en 2004, la première femme députée de la nouvelle circonscription Laurentides-Labelle et sera réélue à plusieurs reprises. Deuxième vice-présidente du caucus du Bloc-Québécois, porte-parole de son parti en matière de coopération internationale, et porte-parole adjoint aux affaires étrangères.



Circuit de découvertes des Hautes-Laurentides
à travers son patrimoine bâti et naturel,
ses produits régionaux, ses artistes et artisans.

www.routedulievrouge.com



Des guides imprimés sont disponibles dans les bureaux d'accueil touristique des Hautes-Laurentides et dans les bureaux d'hôtel de ville des municipalités.



Un musée virtuel qui valorise la richesse
patrimoniaire et archivistique
des Hautes-Laurentides.

www.fortsdenotrehistoire.com





« Nous menions une vie riche et pleine : le labeur au champ faisait équilibre à la prière¹ »

par Nathalie DeBlois

Qui sont ces femmes qui ont choisi la voie monastique contemplative, vouant leur existence à la recherche de Dieu? Qu'ont-elles en commun? Le texte qui suit présente les propos recueillis auprès de trois Moniales Bénédictines du Précieux-Sang. Le premier entretien a été accordé par Sœur Gertrude en 1991; le second par la Sœur abbesse Marie-Jean Lord en 2009 et le troisième par Sœur Thérèse, en juin 2019.

D'abord une brève mise en contexte : les Moniales Bénédictines du Précieux-Sang ont fait intimement partie de la vie du Diocèse de Mont-Laurier de juin 1934 à octobre 2011. Des liens spéciaux se sont tissés, notamment par la prière, entre les « P'tites sœurs », comme elles étaient affectueusement nommées, et la population du diocèse. À l'écart de l'agitation du monde, les Moniales s'activaient de l'aube au crépuscule, dans un quotidien régité par la prière, les offices religieux, les lectures spirituelles et les mille et une tâches destinées à assurer l'autosuffisance de leur communauté : semis, labour, récolte, cueillette des petits fruits, soins de la chèvrerie et des poulaillers, tissage, boulange, cordonnerie, chocolaterie, travaux d'artisanat... sans oublier la musique, si chère aux Moniales! Comme le préconise la Règle de Saint-Benoit, la communauté pourvoit à presque tous ses besoins : c'est une microsociété très bien organisée où chacune met l'épaule à la roue et exerce avec humilité ses talents pour le bien commun.

La vie dans un monastère permet à la fois le silence et la solitude nécessaires au recueillement contemplatif, tout en procurant les joies et le support de la vie en communauté. Pour la jeune fille qui sent chez elle l'appel de la vocation, ce mode d'existence comporte un attrait certain.

Sœur Gertrude, que nous avons rencontrée en 1991, avait été désignée par sa communauté afin de partager avec les lecteurs d'un hebdomadaire de Mont-Laurier, quelques aspects de l'histoire et de l'œuvre des Moniales Bénédictines de Mont-Laurier. L'entrevue n'est pas axée sur l'individu; Sœur Gertrude agit plutôt comme ambassadrice de l'œuvre et de la mission bénédictine.

« Une vie plus belle que toutes les autres »

Souriante et sereine, Sœur Gertrude est d'un abord chaleureux. Son beau visage, animé d'un regard pétillant, reflète son bien-être intérieur. Originaire de Mont-Laurier, Sœur Gertrude est entrée chez les Sœurs du Précieux sang à 21 ans, en 1937. Questionnée à savoir si sa vie en monastère était monotone, voici ce qu'elle a répondu : « La vie de contemplative est un exil, mais c'est un bel exil. Que Dieu se soit révélé au monde, c'est la chose la plus importante. C'est un domaine d'enrichissement inépuisable; on ne va jamais jusqu'au bout. Apprendre à connaître Dieu et les vérités qui le touchent, c'est une vie plus belle que toutes les autres. » Sœur Gertrude précise que l'enrichissement spirituel est l'essence de l'existence. « Trop de gens fuient cet essentiel dans cette ère extraordinaire de matérialisme et même, d'athéisme. » Elle se désole des souffrances morales du monde actuel. « Nous recevons un très grand nombre de lettres de gens qui souffrent. Parmi les enfants qui viennent nous visiter, certains s'approchent de la grille et nous disent leurs secrets, des enfants qui font leurs valises tous les vendredis. Cela nous touche beaucoup. (...) Si le monde vivait dans l'esprit de Dieu, il n'y aurait pas tant de souffrance. »

Une existence comblée par la foi

En juin 2009, Sœur Marie-Jean Lord, abbessse des Moniales Bénédictines, accorde à son tour une entrevue au journal l'Écho. Sœur Marie-Jean est arrivée à Mont-Laurier en 1953, à l'âge de 23 ans. Elle irradie de ce même bonheur serein que Sœur Gertrude. « Nous menons une vie simple, joyeuse, qui ressemble à la vie familiale. Notre vie est orientée vers le Christ », explique celle qui dirige l'abbaye de

Mont-Laurier. En 2009, la communauté compte 18 membres et les Moniales avancent en âge : la plus jeune a 59 ans et l'aînée, 95 ans. La longévité des Moniales est d'ailleurs remarquable. Sans doute est-elle liée au mode de vie équilibré des religieuses ainsi qu'à une alimentation particulièrement saine, issue des cultures biologiques et élevages de leur domaine.

Sœur Marie-Jean souligne elle aussi que la vie intérieure des Moniales, alimentée par plusieurs heures de prière et de méditation quotidienne, est « riche et intense ». Même si la société se veut moins croyante qu'autrefois, les Moniales reçoivent quelque 1 000 demandes de prière par an.



Sœur Marie-Jean Lord.

Source : L'Écho de la Lièvre, 12 juin 2009.

C'est à la suite d'une visite au prieur de Saint-Benoit au début des années cinquante que Sœur Thérèse décide d'adhérer à l'Ordre bénédictin. La jeune Montréalaise porte son choix sur le monastère de Mont-Laurier. Elle y entre en même temps que Sœur Marie-Benoit, qui fut organiste des Moniales durant plusieurs années. Sœur Thérèse souligne : « Il y a deux choses qui ont été très importantes dans l'héritage des Moniales à Mont-Laurier. D'abord, l'apport musical et les traductions du chant grégorien au français par Dom Georges Mercure – qui a réalisé un travail extraordinaire! – et l'expertise développée par les Moniales dans l'élevage des chèvres, leur production laitière et fromagère », note Sœur Thérèse.

Au moment de cette entrevue, Sœur Marie-Jean confiait que les Moniales, de moins en moins nombreuses au monastère, réfléchissaient à la suite des choses, envisageant notamment le partage des espaces avec une autre communauté. « Mais nous n'en sommes pas là encore », précisait la Sœur abbesse. Les Bénédictines ont finalement cédé leur domaine et leur monastère à la Ville de Mont-Laurier en 2011, « afin qu'il y ait un retour vers la communauté qui nous a toujours soutenu », de souligner Sœur Thérèse, dans cette entrevue accordée en juin 2019.

Nos Moniales dans leur prieuré de Saint-Hyacinthe

Parties de Mont-Laurier en octobre 2011, les quinze Moniales ont été accueillies au couvent des Sœurs de la Charité, à Saint-Hyacinthe. Afin de respecter leur mode de vie monastique, un demi-étage leur a été réservé. « Nous ne sommes plus que dix, et quelques-unes d'entre nous sont à l'infirmerie car elles ont besoin de soins. Je travaille auprès d'elles », précise Sœur Thérèse, elle-même âgée de 92 ans.

« Plusieurs éleveurs nous ont consulté. Les Moniales ont été des pionnières dans ce domaine et ont contribué au déploiement de ce type d'élevage au Québec », dit-elle.

Avez-vous été heureuse au monastère de Mont-Laurier? « Oh oui!!! C'était une vie riche et pleine. Le travail aux champs était agréable et offrait bel un équilibre au temps de prière. J'ai aussi aimé la vie en communauté. Vous savez, nous disposions d'un temps pour discuter et nous récréer dans la journée! », de conclure Sœur Thérèse.

Encore aujourd'hui, les Moniales reçoivent des demandes de prières qui leurs parviennent de la région de Mont-Laurier. Comme quoi les « P'tites sœurs sont toujours présentes dans le cœur des gens de la région.

¹ Sœur Thérèse, Moniale Bénédictine

Références : Archives L'Écho de la Lièvre, Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.



Marie-Paule Clavel, femme d'avant-garde

par Rollande Millaire

C'est avec fierté et beaucoup d'émotions que je vous présente le parcours d'une femme d'avant-garde et inspirante, ma belle-sœur, Marie-Paule Clavel, mieux connue sous le patronyme Millaire.

Marie-Paule est l'avant-dernière d'une famille de quinze enfants (incluant les deux décédés en bas-âge). Elle est née à Ferme-Neuve le 31 octobre 1935, fille d'Israël Clavel et Marie Berthe Angéline Tessier qui se sont mariés à Ferme-Neuve en 1915. Elle a connu une enfance tranquille et heureuse.

Elle a fait ses classes de la première à la neuvième année à l'école Notre-Dame-du-Saint-Sacrement, à Ferme-Neuve, sous la direction des religieuses de Sainte-Croix. Étant une élève douée, elle a complété neuf années scolaires en sept ans, ayant été exemptée des degrés quatre et huit. Après sa neuvième année (1949-1950), elle se dirige vers l'École normale Christ-Roi à Mont-Laurier, institution où l'on prépare les jeunes filles à devenir enseignantes.

L'École normale Christ-Roi offre à cette époque trois brevets : brevet élémentaire, brevet supérieur et brevet supplémentaire. Marie-Paule y arrive comme pensionnaire à l'automne 1950 et y fêtera ses quinze ans. Là encore elle se distingue, passant directement au brevet supérieur; elle fait en deux ans ce qui aurait dû être fait en trois ans et termine sa formation en 1952. Plus tard, au début des années 70, elle entreprendra, tout en travaillant, une formation en cours du soir et obtiendra son brevet A en 1972.

Elle a fait ses débuts dans l'enseignement dans une école de rang. À sa première année d'enseignement en 1952-1953, elle enseigne à l'école n° 14, dans le rang 1 Moreau pour un salaire annuel de 1 100 \$. Les deux années suivantes, elle enseigne au collège du Sacré-Cœur uniquement à des garçons, successivement une 3^e année et une 4^e année. En juillet 1955, elle se marie avec mon frère Denis. L'année suivante, c'est la naissance de leur premier enfant; ce couple aura en tout quatre enfants : Jean-Claude (1956),



Classe de Marie-Paule. Source : Rollande Millaire.

France (1958), Claudine (1963) et Paule (1964). À l'époque, il n'était pas coutume et surtout mal vu qu'une femme mariée enseigne, même si elle pouvait le faire. Marie-Paule croyait donc que sa carrière d'enseignante venait de prendre fin et qu'elle se consacrerait à son époux, à ses enfants et au travail de la ferme. Le destin en a décidé autrement. Pour l'année scolaire 1956-1957, les commissaires de Ferme-Neuve, en raison d'un manque d'enseignants, ont fait appel à ses services pour enseigner à un groupe de première année. Ma mère, en l'occurrence sa belle-mère, lui offrant de garder son fils Jean-Claude, Marie-Paule accepte donc le poste vacant. Cette année-là marque le début de sa carrière dans l'enseignement comme femme mariée. Elle a fait fi des commentaires peu élogieux concernant les femmes mariées qui délaissaient le foyer pour s'épanouir et épauler monétairement leur mari. Elle ne néglige pas pour autant sa famille ni sa contribution aux travaux sur leur ferme laitière dont Marie-Paule et Denis ont été les propriétaires durant les onze premières années de leur vie matrimoniale.

Toujours souriante, à l'écoute de l'autre, elle cumule avec brio ses fonctions d'épouse, de mère et d'ensei-

gnante et plus tard, de directrice d'école. Elle a consacré 32 ans de sa vie en éducation, dont 15 ans comme enseignante (11 ans au primaire, 4 ans au secondaire) et 17 ans comme directrice à l'école Notre-Dame-du-Saint-Sacrement (octobre 1970 à septembre 1988). Toutes ces années en éducation ont été réalisées dans son village natal, Ferme-Neuve.

Élève talentueuse, elle le fut aussi dans sa famille et dans sa communauté. On faisait souvent appel à ses services. L'engagement social était très important pour elle. Marie-Paule trouve du temps pour s'impliquer dans la communauté. Ainsi, considérant important de contribuer à la défense de l'égalité entre les femmes et les hommes, elle devient membre de l'AFEAS de Ferme-Neuve (Association féminine d'éducation et d'action sociale) et occupe le poste de présidente de 1976 à 1979. Elle a fait partie de la chorale liturgique jusqu'en 2014 et aussi des associations religieuses suivantes : Enfants de Marie, Dames de Sainte-Anne. Elle a été conférencière pour le mouvement JRC (Jeunesse rurale catholique) de 1964 à 1966. Elle fut membre du comité exécutif de l'Amicale de l'École normale Christ-Roi durant de nombreuses années. Elle s'impliqua activement lors de la fête du 70^e anniversaire (1997) et celle de l'Amicale de 2007. Lors de ces rencontres, elle fit ressortir ses talents de comédienne, d'écrivaine et de chanteuse, talents qu'elle avait aussi mis en évidence lors de ces deux années de pensionnat à l'École normale Christ-Roi. On la retrouve également sur le Comité organisateur des fêtes du 75^e anniversaire de la fondation de Ferme-Neuve. Elle a aussi animé avec son mari des groupes de réflexion dans le cadre du programme « MARRIAGE ENCOUNTER » pendant plusieurs années.

De 1988 à 2013, le couple passe l'hiver à leur condo, en Floride. Ils ont fait plusieurs voyages : en Europe



Source : Rollande Millaire.

(France, l'Italie, la Grèce, la Russie...) au Canada (presqu'en entier), Hawaii, Haïti, Thaïlande, l'Alaska et j'en passe. Marie-Paule et Denis ont également suivi des cours de danse sociale pendant plusieurs années.

Marie-Paule aime faire du sport, surtout en famille. L'hiver, on pratique le ski alpin et le ski de fond, la raquette, on fait des randonnées de moto-neige, on joue aux quilles; l'été, on pratique le ski nautique, la motomarine, la voile

et bien d'autres sports. Ils possèdent un chalet au lac Gravel qui leur permet de vivre et de pratiquer ces sports en famille. Le chalet est devenu leur résidence quand leur maison de Ferme-Neuve a été vendue à l'une de leurs filles. Depuis 2018, des membres de leur famille sont propriétaires de cette résidence au lac Gravel. Marie-Paule et son mari habitent aux résidences Les Habitations Antoine-Labelle depuis 2015.

Je ne voudrais pas terminer cette courte biographie sans parler de son implication dans notre famille. Elle a été pour moi plus qu'une belle-sœur, je la considère comme l'une de mes sœurs. Quels beaux souvenirs que sont nos partys du temps des fêtes (Noël, Jour de l'An) ainsi que nos rassemblements des Millaire au lac Gravel, l'été! De 1957 à 1973, dans le temps des fêtes, Marie-Paule et Denis recevaient les Clavel et les Millaire dans la maison paternelle dont ils étaient les propriétaires. Je ne me souviens pas de la date exacte du premier rassemblement des Millaire, probablement 1970 et cela perdure encore.

Marie-Paule a été une personne très significative dans la vie de ma mère. Quelle belle complicité, il y avait entre elles! Elle a, à ce jour, 17 descendants : quatre enfants, six petits-enfants et sept arrière-petits-enfants. Bravo! Belle réussite sur tous les plans.



Titre d'ascendance matrilineaire de Marie-Paule Clavel par Diane Bilodeau

1^{re} génération au Canada

Jeanne Enard	29 octobre 1661 Ars-en-Ré, France	Claude Philippeau (Jean et Françoise Vandoren)
---------------------	--------------------------------------	--

2^e génération

Madeleine Philippeau	Le 16 janvier 1679 Notre-Dame-de-Québec, Québec	Maurice Dery (Nicolas et Elisabeth Bertrand)
-----------------------------	--	--

3^e génération

Marie Dery	Le 9 janvier 1702 Charlesbourg	Germain Magnan (Jacques et Ambroise Doigt)
-------------------	-----------------------------------	--

4^e génération

Marguerite Magnan	Le 16 janvier 1741 Charlesbourg	Charles-Joseph Pageau (Joseph et Madeleine Boesme)
--------------------------	------------------------------------	--

5^e génération

Geneviève Pageau	Le 26 septembre 1768 Charlesbourg	Jean-François Paquet (François et Charlotte Valin)
-------------------------	--------------------------------------	--

6^e génération

Geneviève Paquet	Le 21 juillet 1794 Ste-Rose-de-Lima, Laval	Joseph Desjardins (Joseph et Catherine Filiatrault)
-------------------------	---	---

7^e génération

Archange Desjardins	Le 3 avril 1823 Ste-Thérèse-de-Blainville	André Piché (Pierre et Marie-Anne Morrisset)
----------------------------	--	--

8^e génération

Philomène Piché	Le 4 août 1856 Ste-Anne-des-Plaines	André Vaillancourt (André et Marie-Victoire Cadieux)
------------------------	--	--

9^e génération

Philomène Vaillancourt	Le 6 octobre 1891 St-Jean-Baptiste, Montréal	François Tessier (Jean-Baptiste et Mary Cowan)
-------------------------------	---	--

10^e génération

Marie Berthe (Angelina) Tessier	Le 19 avril 1915 Ferme-Neuve	Israël Clavel (Louis et Marie-Louise Laverdure)
--	---------------------------------	---

11^e génération

Marie-Paule Clavel	Le 2 juillet 1957 Ferme-Neuve	Denis Millaire (Armand et Laurette Dufour)
---------------------------	----------------------------------	--



Qu'est-ce que la généalogie matrilineaire?

par Caroline Meilleur

Lorsqu'on entend le mot généalogie, on pense aussitôt (ou presque) à la lignée traditionnelle de nos ancêtres portant notre nom de famille, autrement dit : la lignée ascendante paternelle ou patrilinéaire. Par exemple, je porte le nom de Meilleur qui me vient de mon père, du père de mon père, du père de mon grand-père et ainsi de suite jusqu'à notre ancêtre, pionnier de la Nouvelle-France, ou plus loin si possible. Pourtant, la généalogie c'est beaucoup plus que cela. Elle inclut tous nos ancêtres (hommes et femmes) dont nous sommes issus génétiquement, c'est-à-dire chaque feuille de notre arbre généalogique. Toutefois, dans cet article, je désire me concentrer sur ce qu'est la généalogie matrilineaire.

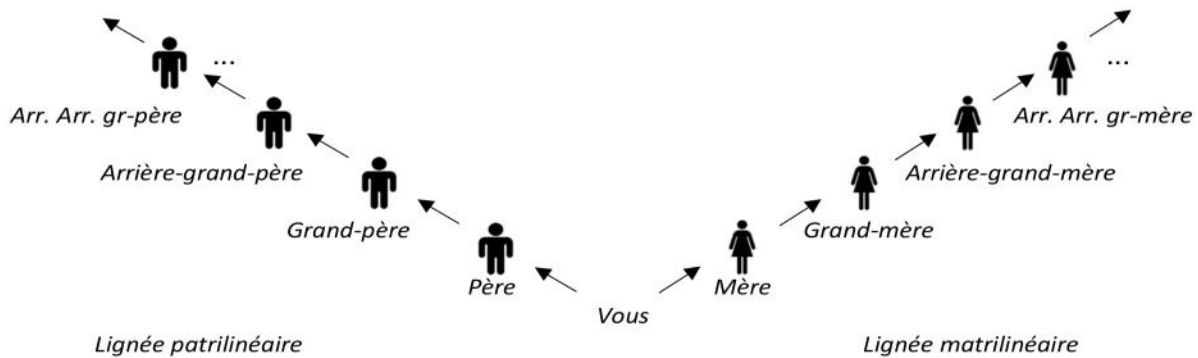


Figure 1 – Comparaison lignée patrilinéaire et lignée matrilineaire

L'histoire de nos mères

Dans l'histoire, les hommes sont généralement cités. Mais qu'en est-il de toutes ces femmes qui ont forgé notre société, qui nous ont engendrés? Comment s'appelle la lignée du côté de la mère? C'est la question que posait Francine Serdongs à la fin des années 1980 au réputé auteur et professeur René Jetté. À cette époque, il n'y avait pas de nom pour désigner ce type de lignée¹. La généalogie matrilineaire est, somme toute, assez récente. La matrilineaire, c'est la généalogie de filiation de mère en mère. Vous partez de vous-même (proband ou individu souche) et remontez le temps : votre mère, la mère de votre mère, etc. Elle est donc féminine. C'est la lignée la plus sûre d'un point de vue génétique. Pourquoi ? Une femme est certaine d'avoir accouché de son enfant, tandis que la paternité pourrait parfois être discutable... On l'appelle aussi la lignée utérine (du mot utérus) ou encore mitochondriale (reliée à l'ADN). (Figure 1). On se sert des mêmes sources archivistiques que du côté paternel pour établir la filiation.

Le défi avec la lignée matrilineaire est le changement de patronyme (nom de famille) à chaque génération. En règle générale, les enfants portent le nom de famille de leur père. Le patronyme sera différent (sauf si la mère portait le même nom de famille que le conjoint) à chaque couche générationnelle.

Dans l'exemple de madame Marie-Paule Clavel (page 21), remarquez que chaque mère a un patronyme différent. La mère est située du côté gauche du tableau et son époux à la droite. Au milieu, nous retrouvons la date et lieu du mariage du couple. Le nom des parents de l'époux est entre parenthèses sous le nom de ce dernier. (Voir exemple ci-dessous).

En conclusion, nos mères aussi ont une histoire qui vaut la peine d'être connue. Vous pourriez être surpris! Débutez votre recherche matrilineaire et découvrez ces magnifiques femmes qui nous ont portés. Sortez-les de l'anonymat. Bonnes recherches!

5^e génération

<i>Geneviève Pageau</i>	<i>Le 26 septembre 1768 Charlesbourg</i>	<i>Jean-François Paquet</i> <i>(François et Charlotte Valin)</i>
--------------------------------	--	--

¹ Lafrance, Jacinthe. *D'une mère à l'autre*, [En ligne], 2010. [www.gazettedesfemmes.ca].



Le Cercle des Fermières de Lac-des-Écorces

par Jeannine Mc Guire

Il y a quelques années, étant entrée dans le Cercle de Fermières de ma paroisse, j'ai voulu en connaître plus sur ce Cercle dont on s'apprêtait à fêter le quarantième anniversaire. D'abord, j'ai questionné les doyennes; elles m'ont dit : « Ah ça fait ben quatre-vingt, quatre-vingt-dix ans qu'il y a des Fermières au Lac-des-Écorces! ». Étant donné que je ne trouvais aucune trace des anciens procès-verbaux et documents antérieurs, voici la reconstitution des activités de ce Cercle de Fermières depuis l'époque de sa fondation, à partir d'informations qui ont été glanées dans les actualités des journaux du temps et dans les documents historiques de la SHGHL.

Il était autrefois un Cercle...

Selon monsieur Maurice Lalonde, c'est en 1931 que le Cercle de Lac-des-Écorces fut fondé et c'est ma grand-mère, Mme Charles Mc Guire, qui en était la présidente.

La première année, soixante-huit fermières pionnières ont payé leur contribution. Elles ont toutes reçu chacune quinze paquets de grainages de semences lors de leur inscription. Les vingt premières inscrites ont reçu aussi huit poussins en plus.

Puis, probablement par un tirage au sort, une autre fermière a reçu une ruche d'abeilles. Voilà sûrement les incitatifs pour le recrutement à l'époque.

Les premières dépenses du Cercle furent une tablette pour écrire, un encrier et des enveloppes puisque tout se faisait par correspondance postale à cette époque. On achetait aussi du papier à programme et de la gélatine pour imprimer les patrons. Et le premier revenu du Cercle fut un don d'un dollar de monsieur le curé. Dès la première année, on encourageait la participation des membres en donnant des

prix pour l'assistance à la rencontre mensuelle et aussi pour la participation aux concours.

Nous sommes à cette époque où les Cercles relevaient du Ministère de l'agriculture. Ce sont les agronomes qui fournissaient un rapport détaillé des activités des Cercles au gouvernement. En retour, des subventions étaient octroyées, ce qui aidait les Cercles à mieux s'organiser. Le Cercle de Lac-des-Écorces a reçu jusqu'en 1947

une somme entre 15 \$ et 50 \$ par année. En retour,

les Cercles de la Fédération devaient s'engager à organiser chaque année une journée d'étude et une exposition régionale.

En mars 1932, le Cercle a acheté un métier à tisser au prix de 30,25 \$, transport inclus. Ce métier était loué 25 cent par semaine aux Fermières qui voulaient bien produire des pièces tissées. Ceci assurait un petit revenu au Cercle et accommodait ses membres. La première année, une vingtaine de Fermières se sont prévaluées de ce privilège.



Mme Charles Mc Guire (Agnès Daoust, à l'avant au centre), les Fermières de Lac-des-Écorces et Mgr Laverigne en 1942. Source : Sauf indication, les photos présentes dans cet article proviennent de la collection de Jeannine Mc Guire.

Le 1^{er} juin 1932, lors de la journée d'étude des six Cercles de Fermières du comté de Labelle, grand-mère était présente en tant que présidente du Cercle de Lac-des-Écorces. Elle était aussi conseillère provinciale et faisait partie du bureau de Direction régionale. En octobre 1932, Mlle B. Roy, démonstratrice en tissage et, en 1934, Mme Coderre ont donné des cours qui ont été suivis avec grand intérêt par les dames Fermières.

En octobre 1934 a lieu une exposition conjointe : Cercle Agricole et Cercle de Fermières à Lac-des-Écorces. Mme Blouin et Mme Dusseault de Mont-Laurier étaient de passage pour juger les *exhibits* de l'exposition.

En septembre 1938, à Mont-Laurier, lors d'une journée d'étude sur l'art du tapis croché et l'exposition régionale des Cercles fédérés de la Lièvre, le Cercle de Lac-des-Écorces a été décoré d'une médaille d'argent que Mme Mc Guire, présidente, a reçu de la main de son Excellence Mgr Limoges.

À une réunion du Cercle de Fermières le 16 mars 1940 présidée par monsieur le curé Lavergne, aumônier, les Fermières se prononcent dans une résolution qui a été passée contre le suffrage féminin au provincial.

Le 7 novembre 1946, le Diocèse de Mont-Laurier produit une circulaire au clergé et aux dames Fermières, où l'on souligne le mérite de l'abbé Dumouchel dans le travail d'organisation des Cercles de Fermières. C'est le désir du Diocèse que les Cercles deviennent une organisation professionnelle, l'UCF (Union catholique des fermières), et que ses actions se passent dans les limites du diocèse. Suite à cela, le 15 janvier 1947, trente-cinq Cercles du diocèse se dissocient de l'organisation initiale CFQ (Cercles des Fermières du Québec), dont le Cercle de Lac-des-Écorces.

Suite à cette division, comme il n'y a plus de subventions et une coupure dans les services du Ministère de l'agriculture, alors le Cercle doit trouver des

moyens d'obtenir des fonds pour ses bonnes œuvres. En décembre 1949, les Fermières organisent une grande fête. Dans les années suivantes, de grandes tombolas sont organisées deux fois par année et peuvent rapporter de 525 \$ à 762 \$. Il y avait aussi des parties de cartes, des parades de mode, des séances, des soirées récréatives.

Le 27 octobre 1951 ont lieu les élections de l'UCF. La nouvelle présidente, Mme Albiny Desgagnés, remplace Mme Charles Mc Guire. Au cours de cette assemblée, plusieurs résolutions sont acceptées, entre autres une résolution de remerciements et de bons souhaits à Mme Charles Mc Guire, ex-présidente, pour le dévouement qu'elle a manifesté depuis plu-



Rencontre de secteurs avec les agronomes et les aumôniers.

sieurs années au service des dames Fermières. En 1963, elle est nommée directrice de secteur.

D'année en année, les frais sont de plus en plus élevés pour la participation au congrès, aux expositions, aux retraites à Nominingue. Alors, il faut trouver d'autres moyens d'auto-financement pour subvenir aux besoins du Cercle. Vers 1955, on commence à faire des bingos de plus en plus régulièrement pour recueillir des fonds.

Lors du 14^e congrès provincial de l'UCF tenu à Saint-Jérôme le 23 septembre 1957, le Cercle de Lac-des-Écorces est représenté. Les déléguées décident de changer leur nom. L'UCF deviendra l'Union catholique des femmes rurales, l'UCFR. L'Union aura

comme but de travailler au profit de la « femme rurale » au niveau personnel, moral, religieux, économique, social et technique. C'est un mouvement d'étude et d'action.



Mme Charles Mc Guire (Agnès Daoust) et un groupe de Fermières lors d'une retraite à Nominique.

En 1961, le Cercle se procure une machine à coudre *Singer* au montant de 97,73 \$. Des cours de couture sont offerts par la suite ainsi que plusieurs cours en art culinaire.

Le 29 septembre 1966, au Cap-de-la Madeleine, on décide d'unir UCFR et CED (Cercles d'économie domestique) pour une plus grande force et un travail plus efficace. L'Association féminine d'éducation et d'action sociale (AFEAS) est créée. Le but est de voir à l'éducation des membres et du milieu et de réaliser une action sociale en vue du bien commun.

Par la suite, la participation diminue aux rencontres mensuelles. À l'assemblée du 12 septembre 1974 à la sacristie de l'église, huit dames sont présentes mais personne n'accepte de charge. Le Cercle de l'AFEAS cesse ses activités. Les métiers à tisser sont octroyés par le gouvernement aux Fermières de Lac-des-Écorces.

Il y a eu un Cercle...

Il faut dire qu'en 1966, en même temps que le Cercle devient l'AFEAS, un autre Cercle CFQ voit le jour dans le hameau de Guénette. C'est Mme Thérèse Nadeau qui en fut la première présidente. Plusieurs dames de Lac-des-Écorces en font partie. Trois ans après sa

fondation, le 4 juin 1969, ce Cercle est l'hôte des Cercles de la Fédération 16 à Mont-Laurier pour le congrès annuel. Plus de cinq cent dames venues des comtés de Terrebonne, Deux-Montagnes, Argenteuil et Labelle sont présentes.



Mme Thérèse Nadeau et des représentantes du comité régional et provincial en 1969. Source : Journal L'Écho de la Lièvre, 11 juin 1969.

En juin 1972, à Ste-Adèle, lors du congrès de la Fédération 16, les Cercles de Labelle, Guénette, St-Faustin et Ste-Lucie remportent la palme au concours des arts textiles.

De 1973 à 1976, les Fermières de Guénette ont donné des cadeaux pour la fête des mères, elles ont fait des bingos pour l'église, ramassé des fonds pour les jeunes, fait quelques voyages organisés.

Après plus de dix ans, le Cercle de Fermières de Guénette no 26 cesse ses opérations.

Il y a maintenant un Cercle...

Le Cercle de Fermières actuel de Lac-des-Écorces a vu le jour sous le même numéro 26. C'est Mme Anita Brunet qui en a eu l'idée en mai 1976 et elle a été aidée par Mme Jeannette Latreille pour partir le Cercle.

En décembre 1976, il y a un dépouillement d'arbre de Noël à Lac-des-Écorces, où 185 enfants de 0-13

ans recevaient leurs cadeaux. « On souhaite bonne chance à Mmes Jeannette Latreille et Anita Brunet qui toutes deux se sont acharnées à faire de cette journée une réussite » mentionnait le journal local de l'époque.



Mme Jeannette Latreille et Mme Anita Brunet, 1988. Source : Cercle des Fermières Lac-des-Écorces.

Beaucoup de bingos ont été organisés pour aménager le local des Fermières au centre d'artisanat. Pendant plusieurs années, des coffres de l'artisan avec des produits textiles faits main, de magnifiques courtepointes ont été réalisées et ont fait l'objet de tirage lors de ventes de garage, de bazars ou de bingos, assurant les principaux revenus. Aussi plusieurs bingos ont été organisés au profit de l'église pour aider la communauté.

En l'an 2000, le Cercle des Fermières de Lac-des-Écorces, à l'occasion d'un radiothon diffusé à la radio CFLO, a effectué une campagne de financement à Lac-des-Écorces, Guénette, Lac David et Lac Saguy afin d'amasser 1 000 \$ pour l'achat du scanner à l'hôpital de Mont-Laurier.

Des repas ont été servis lors des funérailles, des soupers spaghetti faits pour le festival country et à d'autres occasions comme la Ste-Catherine, la St-Valentin, comme moyens de financement. Le Cercle travaille fort actuellement à repartir l'activité tissage qui n'existe plus depuis plus de quarante-cinq ans. Les derniers cours ont été donnés en 1970-1971.

Conclusion

L'histoire du Cercle des Fermières de Lac-des-Écorces démontre une ferme volonté de ses membres de poursuivre leur mission en dépit des nombreux défis qui se sont dressés sur leur route. La majorité des Fermières d'aujourd'hui ne proviennent plus du milieu rural et continuent d'agir sur la conservation et la transmission du patrimoine artisanal et sur l'amélioration de la condition de vie de la femme et de la famille. Voilà la raison de relancer l'activité tissage au Cercle de Lac-des-Écorces qui n'existait plus. Eh oui, il y a toujours eu des Fermières à Lac-des-Écorces comme le pensaient les doyennes. Ça fait quatre-vingt-huit ans qu'elles sont là afin de transmettre le respect du patrimoine.



Cercle de Fermières Lac-des-Écorces, décembre 2000. Source : Cercle des Fermières Lac-des-Écorces.

Exilda (Azilda) Cloutier est la première femme s'établir dans la nouvelle colonie de Rapide-de-l'Original. Elle arrive avec son mari, Zéphir Lafleur, en janvier 1886, en traîneau sur la Lièvre gelée. Après l'hiver passé au chantier Alix-Bail, ils s'installent sur la rive nord de la rivière, à environ un mille en haut du rapide. Leur fille, Marie-Louise, sera le premier bébé de la région à se rendre à l'âge adulte et à se marier.





Autres temps, autres mœurs

par Benoît Bourbeau

L'historiographie, en tant qu'ensemble des ouvrages consacrés à l'histoire, témoigne de l'évolution de la discipline historique, entre autres, dans les sujets qu'elle privilégie ainsi que dans la façon de les considérer. Ainsi, la place de la Femme dans cette historiographie est intimement liée à la façon dont chaque société la conçoit. La société évoluant, l'historiographie témoigne du changement du rôle des femmes dans l'espace et le temps.

À une époque pas très lointaine, les livres d'histoire étaient souvent consacrés d'abord aux héros nationaux et aux gouvernants, laissant peu de place aux citoyens ordinaires, pourtant au cœur de la vie de la société. Au Québec, il faut attendre le XX^e siècle avant de voir un nombre significatif d'ouvrages être consacrés à des sujets comme l'histoire des ouvriers, l'histoire des femmes ou l'histoire des minorités. Ainsi, aux religieuses et aux reines s'ajoutent les femmes au foyer, les institutrices rurales, puis les femmes œuvrant au plan social, entre autres, au sein des Cercles de Fermières et de l'AFEAS. Vers le milieu du siècle arrivent les écrivaines, les chanteuses, les ouvrières dans les usines des villes, les femmes médecin et les élues. Comme pour tout changement social, l'émancipation et la libération de la Femme a connu ses hordes de supporters et d'opposants, certains plus radicaux que d'autres.

Tous ces changements sont très visibles dans les archives. En effet, lors de nos recherches, nous avons vu la Femme colonisatrice, pilier de la transmission de la culture et reine du foyer en territoire peu hospitalier. Puis, graduellement, à travers les précieux documents donnés par l'AFEAS, nous voyons celle-ci poursuivre à l'échelle de toute la société sa mission de transmettre les savoir-faire traditionnels aux générations futures avant de les voir s'impliquer dans l'action sociale, puis politique. À travers les documents de Cécile Reid-Brisebois, nous obtenons des témoignages du travail considérable des jeunes femmes dans les écoles de rang. Les nombreux journaux témoignent de l'engagement social et politique des femmes, ainsi que de leurs revendications dans toutes les sphères de la société. Leur action, quelle que soit la forme, laisse ainsi des traces indélébiles à chaque époque.

Toutefois, un défi s'est posé lors du dépouillement des sources primaires, celui d'identifier les femmes qui sont nommées par référence à leur mari. En effet, bien qu'étant le premier mouvement organisé où les femmes ont investi la sphère publique régionale, les Cercles des Fermières du diocèse de Mont-Laurier ont eu comme premières administratrices Mme Alphonse Lauzon, Mme Omer St-Louis et Mme Wilfrid Lalonde, bien assistées dans leur mission par M. l'abbé Dumouchel, aumônier. Il s'agit là d'un témoignage vital pour écrire l'histoire des Femmes dans la région, mais voilà, quel est leur véritable nom à la naissance ? Il faudra attendre les années 1970 pour voir disparaître les noms des époux du nom des membres de l'AFEAS.

Le rôle de la femme a bien changé à travers les époques et, bien que les textes aient pu en témoigner d'une façon éloquent, les photos, elles aussi, parlent de cette évolution, d'où l'importance de confier les documents historiques aux soins d'une société ayant les compétences pour les traiter adéquatement et pour les faire rayonner à leur juste valeur. En effet, l'histoire est une construction où chaque pierre de l'édifice compte.



Pique-nique des Fermières 1924 ou 25. Source: Collection de la SHGHL.



Suzanne St-Amour militante

par Louise Provencher

Dans le cadre de la publication de cette édition de La Laurentie sur les Femmes à l'œuvre, je vous présente madame Suzanne St-Amour, originaire de Lac-des-Écorces, qui a débuté sa carrière d'enseignante comme titulaire de 1^{re} et 2^e années au collège du Lac-des-Écorces en 1958. L'historique de son cheminement personnel tout au long de sa vie active démontre son leitmotiv : « Travailler pour une cause ».

Devant le curé Édouard Léonard de Lac-des-Écorces, elle épouse le 27 décembre 1960 Rejean Hatin de Mont-Laurier et deux enfants naîtront de cette union, Miguel et Josée.

En 1967, Suzanne St-Amour se prononce pour l'abolition des frais d'interurbains entre Mont-Laurier et Lac-des-Écorces. Cette dernière fait part de ses commentaires lors d'un sondage dans l'Écho de la Lièvre du 30 mars 1967 : « Mon Dieu que le progrès prend du temps à se rendre jusqu'à nous »... Une militante est née!

Visionnaire, Suzanne St-Amour porte plainte en 1970 auprès d'une compagnie québécoise pour un catalogue reçu en langue anglaise pour des fournitures scolaires, et ce, avant la création de la Charte de la langue française en 1977. L'année 1972 sera déterminante pour Suzanne St-Amour comme membre du Comité populaire de Mont-Laurier dans son cheminement personnel et communautaire. Ce comité soumet une demande afin de retarder la vente de la compagnie Sogefor de Lac-des-Îles. Durant la même année, elle participe à la création de la première garderie coopérative de Mont-Laurier, *Le Nid*. Suzanne St-Amour devient directrice de la garderie et par la suite membre du conseil d'administration.

Le monde de l'éducation en 1975 n'a plus de secret pour Suzanne St-Amour qui s'implique activement à l'exécutif du syndicat des enseignants et devient responsable du secteur élémentaire. Elle émet ses opinions et critiques dans le journal L'Écho de la Lièvre à travers un texte intitulé « Réflexions sur l'éducation », ce qui fait beaucoup jaser.



Suzanne St-Amour. Source : P026 Fonds L'Écho de la Lièvre.

Elle s'implique aussi dans le monde politique comme membre de l'exécutif du parti Québécois de Laurentides-Labelle (1976 - 1984) durant le règne de Jacques Léonard, député et ministre. En 1978, elle participe activement à la création du réseau d'infrastructures territoriales mis en place par le gouvernement du Québec pour prendre la relève des clubs privés de pêche, de chasse et de piégeage dans le but de rendre le territoire accessible au grand public. Période qui sera marquante pour sa future carrière d'administratrice.

On assiste alors à la naissance des zecs, zones d'exploitation contrôlée, territoires de chasse et pêche du Québec situés sur le domaine public.

Suzanne St-Amour occupe le poste de directrice générale de Zec Québec qui comprend 85 zecs sur le territoire québécois pendant de nombreuses années. La mission des zones d'exploitation contrôlée sur les terres du domaine de l'État vise l'aménagement, l'exploitation et la conservation de la faune ou d'une espèce faunique et, accessoirement, des fins d'activités récréatives. La gestion des zecs est confiée à des associations sans but lucratif par le biais d'un protocole d'entente entre ces dernières et l'État. Madame St-Amour avait à cœur les principes du concept des zecs qui sont la conservation de la faune, l'accessibilité à la ressource faunique, la participation des usagers et l'autofinancement des opérations.

L'union fait la force en 1979 : Suzanne St-Amour est représentante du front commun des zecs Le Sueur, Mitchinamécus, Normandie et Petawaga et participe à la création et l'ouverture du Kiosque touristique de Mont-Laurier en 1980. Son intérêt pour la politique municipale se manifeste en 1980 par sa participation aux élections comme candidate à un poste de conseillère à la Ville de Mont-Laurier.

De plus, durant la même année, elle est membre du Comité de promotion pour l'usine d'épuration et l'implantation de la fromagerie Saputo à Mont-Laurier. Elle milite lors du premier référendum au Québec pour la population de Mont-Laurier concernant ce dossier d'une importance capitale : pas d'usine d'épuration des eaux, pas de fromagerie Saputo à Mont-Laurier.

Administratrice au Centre de santé et de services sociaux de l'Outaouais, CSSO, en 1980.

Quelle année ce fut en 1988 au niveau provincial, national et international pour Madame St-Amour à titre de présidente du Comité de citoyens pour étude d'impacts à Sainte-Anne-du-Lac à la suite du projet d'un promoteur de Saint-Sauveur, d'un champ d'essais balistiques à Sainte-Anne-du-Lac.

Avec la mobilisation des chasseurs, pêcheurs, pacifistes, travailleurs forestiers, agriculteurs, écologistes,

enseignants ainsi que la population de Sainte-Anne-du-Lac et la décision de la Commission municipale du Québec de bloquer l'implantation de ce champ de tir aux canons et de maintenir le refus du ministère québécois de l'Environnement; voilà ce que furent les résultats d'une bataille ardue entre le promoteur et les 14 organismes ou individus opposés au projet dont elle était l'instigatrice.

Tout au long de sa vie, Suzanne St-Amour se démarque par son engagement, sa prise de position indéfectible, son travail acharné au service d'une cause et de son altruisme. Une richesse pour la communauté de Mont-Laurier et sa région. Le Ministère de l'Environnement du Québec lui décerne le prix du mérite environnemental en 1989 (photo ci-bas).



Source : P026 Fonds L'Écho de la Lièvre.

En 1994, Suzanne St-Amour, entrepreneure et gestionnaire, fonde l'Auberge des Demoiselles sur les rives du grand lac Nomingue.

À ce jour, elle poursuit sa carrière dans le domaine communautaire pour l'Office municipal d'habitation de Montréal et planifie une retraite qu'elle souhaite définitive à Mont-Laurier. Il existe beaucoup d'organismes communautaires pour les personnes âgées qui seraient enchantés de côtoyer une femme de cette richesse et de bénéficier du leadership de cette femme d'exception.



Cécile Reid-Brisebois

par Yvonne Brisebois, à partir des notes personnelles de Cécile Reid-Brisebois

Cécile Reid est née le 22 mai 1914 à Mont-Laurier, plus précisément au Rapide-de-l'Orignal, dans un petit logis de trois pièces de la partie ouest de l'usine électrique. Son enfance sera bercée par le bruit sourd et régulier des machines, auprès d'un père, Rosario, bricoleur, inventeur à ses heures, d'une mère habile et imaginative, Yvonne Cloutier, d'un grand-père, Jean-Baptiste, qu'elle admire et d'une grand-mère, Éliza Pelletier, qui la soutiendra toujours dans ses projets.



Cécile et son père, vers 1915. Source : Les photos présentes dans cet article proviennent de la collection de Yvonne Brisebois.

Rosario « monte » son propre appareil radio et prend plaisir à ajuster les écouteurs sur les oreilles des enfants. Il construira plus tard un aéroglisseur, des meubles, des jouets etc. Jean-Baptiste a construit la centrale qui abrite la famille.

Aînée de sept enfants, Cécile apprend très jeune la débrouillardise et le dévouement. Le 23 juin 1926, son père décède, électrocuté alors qu'il procédait à une réparation du réseau électrique. Choc terrible pour toute la famille! Si le grand-père perd son bras droit, sa femme et ses enfants perdent leur soutien, un mari et un père attentif et dévoué. Elle a douze ans et sa mère attend son 7^e enfant. Elle est appelée à de lourdes responsabilités, pour remplacer son père auprès de la famille, qui marqueront toute sa vie. Déjà, la lecture occupe une place importante dans ses loisirs. Elle lit en cachette « Les trois mous-

quetaires », livre à l'index. Ce passe-temps lui permet d'apprendre, de connaître, de comprendre et d'oublier les difficultés de la vie.

En 1931, elle obtient un premier brevet d'enseignement après trois années comme pensionnaire à l'École normale comme l'avait fait une de ses tantes avant elle et le feront ses sœurs. Elle va enseigner dans une école de rang. Expérience de courte durée, elle retourne à l'École normale où elle fait la connaissance des grands auteurs, de la poésie, du théâtre, de la musique, de l'histoire et des sciences et y rencontre des personnages importants dont l'honorable Athanase David. Elle mène une vie de discipline, une vie de communauté de laquelle elle retient entre



À l'école normale en 1932.

autres l'amour et le respect de la langue française et l'acceptation des différences.

Le théâtre tient une place primordiale et avec sa voix grave, elle interprète des rôles masculins dont le dernier à l'École normale, *L'aiglon* d'Edmond Rostand. Un de ses professeurs lui demandera : « Voulez-vous me dire comment il se fait que vous puissiez apprendre si rapidement des pages de texte pour une pièce de théâtre et que vous ne pouvez pas retenir une règle de grammaire, pourtant c'est de cette dernière dont vous aurez besoin pour être une bonne institutrice ». Elle se disait que la règle de grammaire, elle pouvait la retrouver dans un manuel tandis que le rôle, c'était le rêve. Elle caressait le rêve d'une carrière au théâtre, mais la réalité de sa famille lui imposera une orientation tout autre. Le chant et la musique sont aussi très présents dans la famille paternelle. Elle apprend le piano suffisamment pour accompagner quelques chansonnettes. Elle transmettra cet amour aux générations suivantes.

En septembre 1932, elle devient institutrice à l'Académie du Sacré-Cœur. Elle y enseignera huit ans. Pas de ratio à cette époque, il n'y avait jamais moins de 30 élèves dans les classes et celles de 2^e et 3^e année débordent largement ce nombre. En 1939, elle dénombre 52 inscriptions; la présence en classe se maintenait à 45 élèves et elle dispose de peu de matériel. Elle est alors soutien de famille et pour arrondir les fins de mois, elle donne des cours privés aux enfants du juge Maurice Lalonde.

En 1939, elle accompagne Laure Gaudreault, la présidente de l'Association catholique des institutrices rurales à une rencontre chez Mgr Limoges. Une section de cette association est mise sur pied à Mont-Laurier et elle prendra la charge du secrétariat. Ce sont les débuts du syndicalisme scolaire.

Pendant des années, elle fera encore du théâtre, cette fois à la salle paroissiale au coin des rues Chasles et Bellerive. Au début des années cinquante, cette salle est devenue le Centre des loisirs. Elle fait partie du comité qui doit l'administrer.



Lors de son interprétation de *L'aiglon* en juin 1932.

Au printemps de 1939, sa mère tombe malade subitement. Pendant plusieurs jours une mauvaise grippe la rendait fiévreuse, mais on ne se doutait pas de ce qui s'en venait : la paralysie du côté droit, la rendant impotente. Le 3 juillet 1940, Cécile Reid se marie avec Jean Brisebois. Féministe avant l'heure, elle décide de garder son nom de jeune fille. Changement de vie. Elle amène avec elle sa mère hémiplégique et les trois derniers de ses frères et sœurs, Agnès, Claude et Thérèse.

Elle trouve le temps de participer aux réunions de l'UCFR (Union catholique des femmes rurales) qui deviendra l'AFEAS. Comme elle vient du milieu de l'éducation, on lui confie le rôle d'animatrice. Elle assumera la présidence de l'AFEAS pendant quelques années et y fera la rencontre de femmes progressistes telle Azilda Marchand dont elle admire l'ouver-

ture d'esprit, la sagesse et la ténacité. L'AFEAS lui aura permis de réaliser un grand rêve, soit l'organisation d'une bibliothèque municipale. Il y avait eu des précédents.

En 1914, le Cercle littéraire de Mont-Laurier possédait une bibliothèque de 200 livres. En 1930, le curé Pierre Neveu, avec l'aide de l'abbé Adrien Cadotte et de bénévoles, dont sa tante Agathe, avaient organisé une bibliothèque au sous-sol de la cathédrale. En 1954, un comité dont elle fait partie est formé pour mettre sur pied une bibliothèque dans le centre paroissial contre vents et marées. Les sœurs Marcelle et Gaétane Villeneuve, fidèles collaboratrices, ont étiqueté les premiers livres. Des expositions et salons du livre y sont organisés. L'écrivain Jacques Godbout a provoqué une des rares colères de ma

mère. Il ne s'est tout simplement pas présenté au Salon, même s'il en était le président d'honneur.

En 1962, la bibliothèque quitte le sous-sol pour un local au deuxième étage et est municipalisée en 1965. Cécile Reid-Brisebois y travaillera jusqu'en 1972. Certains moments furent difficiles car ce n'est pas tout le monde qui croyait à l'importance d'une bibliothèque ouverte à tous. Il a même été question à un certain moment de l'annexion à celle de la polyvalente.

L'éducation ayant toujours tenu une place importante dans sa vie, elle s'est impliquée dans l'opération 55 qui a vu naître les 55 commissions scolaires régionales dans la foulée de la réforme de l'éducation. Elle a fait partie de l'Association parents-maîtres et écrit de nombreux textes qui seront publiés dans

la revue de l'Association et dans le bulletin *Foyers heureux*.

Une maternelle verra le jour dans la maison familiale au début des années 1960 pour donner des compagnons et compagnes au petit dernier. Lorsque celui-ci entrera à l'école, elle change son fusil d'épaule.

Nom et prénoms	Profession
RABY, Jean-Paul	Contremaître
COURSOL, Luc	Professeur
MATTE, Jean-Jacques	Secrétaire
LEBEAU, Denis	Courtier assurance
DESJARDINS, Roland	Surintendant
BOUCHARD, Marcel	Bibliothécaire
BRISEBOIS, Dame Cécile Reid, épouse de Jean Brisebois	Ménagère
OUMET, Gilles	Professeur
COURSOL, Dame Rachel Samson épouse de Louis-Pierre Coursol	Ménagère

Les requérants à qui ont été accordées les lettres patentes de la SHGHL (La société historique de la région de Mont-Laurier), lors de sa constitution en 1976. Source: archives administratives de la SHGHL.

Elle suivra des cours de psychologie de la petite enfance et d'action sociale offert par l'AFEAS. Elle parcourra la région pour donner une formation en éducation populaire et inciter les femmes à occuper, dans leurs milieux respectifs, la place qu'elles se devraient d'occuper. Pour les convaincre et respecter ses propres engagements, elle accepte le défi d'être candidate à une élection scolaire au début des années 1970 en se présentant contre le président de la Commission scolaire M. Paul-Émile Le-

sage. Nous avons entendu de nombreux commentaires misogynes de certains messieurs et reçu plusieurs téléphones anonymes à la maison. Elle voyait la politique non comme une simple lutte de pouvoir, mais comme un forum pour faire avancer des idées reposant sur des valeurs. Elle n'a pas été élue, mais au-delà des candidats eux-mêmes, cette élection a marqué et imposé des changements dans les façons de faire.

Dans les années 1960, Cécile a tenu un courrier du cœur à la radio locale CKML avec M. Gilbert Desrosiers. En 1970, la télévision communautaire l'accueille avec une émission hebdomadaire sur divers sujets, entre autres : AFEAS et bibliothèque.

Au-delà de ses nombreuses activités éducatives et sociales, elle trouve le moyen d'avoir huit enfants

avec un mari tout aussi actif. Quatre filles, Alice, Monique, Marie, Yvonne et quatre garçons, Pierre, François, Jacques, Louis, qui auront certes subi l'influence positive d'un milieu où l'implication sociale, l'expression des opinions, la culture et l'action auront été au cœur de la vie familiale. La famille compte, à son décès, 13 petits-enfants et cinq arrière-petits-enfants dont elle est très proche.

À la fin de la guerre, une grande tante maternelle, Albina, est venue habiter avec la famille. Ce sera l'initiation à la généalogie. Au cours des années suivantes, elle y consacra beaucoup de temps et d'énergie et en 1975, elle se joint à un groupe sensibilisé à l'importance de l'histoire. Elle est nommée présidente du conseil d'administration provisoire qui compte dans ses rangs Marcel Bouchard, Luc Coursol, Jacques Matte et Rachel Samson.

La salle de jeux familiale devient le lieu de rencontres et l'atelier de travail où sont recueillis et classés les documents. Cette salle avait accueilli Félix Leclerc venu donner un récital, invité par un groupe d'étudiants du Séminaire dont Jacques Brisebois, Serge Godard et Michel Noël. À d'autres moments, ce furent M. Jacques Parizeau, amené par M. Jean-Louis Hudon et M. Jacques Léonard qui fréquentèrent la maison.

Membre de l'exécutif, elle veille à l'incorporation de la société et met sur pied le système de classification. Elle travaillera avec Suzelle Pearson et Bernard Lajunesse au projet de classement de la maison Alix comme monument historique, classement qui deviendra réalité en 1970. Cette maison a logé seulement deux familles pendant près de 80 ans, celle de Solime Alix et celle de Jean-Baptiste Reid.

Une plaque sera remise à Cécile Reid-Brisebois en 1983, lors d'un souper bénéfique, pour souligner son dévouement et son apport à la survie et à la diffusion du patrimoine. Elle a été une membre très active de la *Société historique* et jusqu'à son décès, la seule qui ait payé sa cotisation année après année. En plus de voir à la routine quotidienne de la Société, elle

trouve le temps d'écrire un livre sur les institutrices rurales, sur l'histoire de l'École normale Christ-Roi, en collaboration avec Sœur Alice Gauthier et sur l'histoire de la centrale hydroélectrique de Mont-Laurier avec Marie Lamarche.

Elle fut conseillère, secrétaire-trésorière, vice-présidente de la section de Mont-Laurier de 1937 à 1957 et présidente générale de 1957 à 1963 de l'Amicale du Christ-Roi (Amicale des anciennes normaliennes). En 1978, elle organise le Jubilé d'or de l'École normale qui réunit environ 350 anciennes élèves provenant du Canada, des États-Unis et même d'Europe.

En 1985, année du centenaire de Mont-Laurier, lors de la soirée de clôture, elle reçoit des mains de Mgr Levert le Laurier communautaire, catégorie Individu. La Chambre de commerce choisit le couple pionnier de l'année : Cécile Reid et Jean Brisebois.

En 2000, elle est choisie personnalité de l'année de la Ville de Mont-Laurier et en 2003, au CHSLD Sainte-Anne, Cécile Reid et Armand Pagé sont choisis pionniers de l'année.

Elle a écrit sur la culture à Mont-Laurier jusqu'à la fin et jouait au scrabble avec ses enfants et petits-enfants. Sa dernière chambre donnait sur la rivière qui a bercé ses premières années. Elle est décédée le 9 décembre 2003, à l'âge vénérable de 89 ans.



Cécile Reid entourée de sa fille Yvonne, sa petite-fille Annabelle et son arrière-petit-fils Simon.

EXPOSITION

Femmes à l'œuvre

Exposition de photos, d'artefacts et de documents d'archives qui témoignent de l'implication des femmes au développement des Hautes-Laurentides.

Du 25 juin au 31 juillet 2019

Au studio de la Maison de la culture de Mont-Laurier (385, rue du Pont)
Du mardi au samedi de 10h à 18h - Guide d'exposition sur place - **Entrée libre**



Une présentation de

La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

www.shghl.ca

VERNISSAGE

24 juin 2019 - 14h

- Réservation requise -

Bienvenue à tous !



Les membres du Cercle des Fermières de Mont-Laurier en pique-nique en 1928. Collection de la SHGHL.

 Fête nationale Québec

 Desjardins
Caisse du Cœur des
Hautes-Laurentides

 Mont-Laurier

 centre d'exposition
montlaurier

 Mouvement national
des Québécoises
et Québécois

Québec 

Canada 

 Chantale Jeannotte - Députée de Labelle
 ASSEMBLÉE NATIONALE
DU QUÉBEC



Chantale Jeannotte - Députée de Labelle

604, boulevard Albiny-Paquette | Bureau 202

Mont-Laurier (Québec) J9L 1L4

Tél. : **819 623-1277**

Une exposition permanente dédiée aux Bénédictines de Mont-Laurier



Afin de rendre hommage à la mémoire et à l'œuvre des Moniales Bénédictines, la Ville de Mont-Laurier a créé un espace muséal leur étant dédié. Intitulée « À LA RECHERCHE DE DIEU », cette exposition permanente est située dans l'ancien monastère des Moniales, qui loge aujourd'hui l'hôtel de ville de Mont-Laurier. L'exposition, qui compte plusieurs objets ayant servi au quotidien des Moniales, retrace l'histoire de cette communauté qui a occupé une place spéciale dans la vie du diocèse et de sa population.

LIEU : Hôtel de ville de Mont-Laurier, 300, boul. Albiny-Paquette, Mont-Laurier, J9L 1J9.

Accès via le bureau d'information touristique.

HEURES D'OUVERTURE :

Durant la saison estivale : tous les jours, de 9h à 17h

De septembre à mai : du mardi au samedi, de 9h à 16h
(fermé les jours fériés et entre le 25 et le 31 décembre).



Crédit photos : Nicolas Aubry, Zoom Multimédia.